sabots, au bout du bâton qu'ils portaient sur l'épaule, leur baluchon et les souliers qu'ils gardaient pour les dimanches. Avec l'âge des chemins de fer, ils n'allèrent plus qu'à la gare de Châteauroux, où ils prenaient le train. Autant de souvenirs chers et mélancoliques que l'auteur, adulte, installé à Paris et de retour au pays, évoque dans « l'émotion du pèlerinage à ce qui fut ».

Ce sont les derniers mots du livre, heureusement complété par plusieurs annexes : une « Présentation » liminaire de Daniel Dayen, qui évoque la personnalité de Marouzeau et la réception du livre ; en fin de volume, une « Notice biobibliographique » due au même Daniel Dayen ; la reproduction de la préface écrite pour la réédition de 1977 par Amédée Carriat qui, né en 1922, a connu dans ses jeunes années la même civilisation rurale que Marouzeau ; enfin, un cahier de photographies, témoignage aussi vivant que les mots (de la famille ; de l'enfant, à l'école du village, puis au lycée de Guéret ; du soldat mobilisé en 1914 ; pour s'achever en apothéose sur les honneurs universitaires, avec le portrait, en toge, du professeur à la Sorbonne en 1926).

Jacqueline Champeaux.

Linguistique et philologie

Anthony Corbeill, *Sexing the World : Grammatical Gender and Biological Sex in Ancient Rome* : Princeton, Princeton University Press, 2015, 204 pages.

Comme chacun sait, la théorie du genre trouve son origine aux États-Unis avec des implications sociales évidentes, et l'on ne s'étonnera pas que la recherche anglo-saxonne se soit intéressée aux fondements et aux enjeux de la distinction linguistique des genres. C'est l'originalité d'Anthony Corbeill que de conduire cette réflexion dans un ouvrage concis, précis et qui ne peut laisser indifférent, quel que soit le jugement que par ailleurs le lecteur puisse avoir sur ces problèmes. La thèse générale est la suivante (p. 3) : c'est la distinction des genres, une réalité linguistique donc, qui conduit les locuteurs à classifier les mots et les concepts dans les trois catégories de masculin, de féminin et de neutre. Et l'auteur d'illustrer sa thèse avec l'exemple de *terra* qui, par son usage récurrent de mot féminin, contribue à asseoir l'idée que le monde se reproduit de façon analogue à l'homme, selon une distinction qui se retrouve parmi les dieux (Liber et Libera). Le vocabulaire latin encouragerait donc « l'hétérosexualisation » de la culture romaine. L'argumentation se déroule sur plusieurs points qui chacun font l'objet d'un chapitre.

Pour montrer l'importance structurante de cette catégorisation, l'auteur s'appuie d'abord (chap. 1) sur le travail des grammairiens latins qui, dès l'époque de Varron et suivant en cela une tradition d'origine grecque, discutent du genre des mots, font l'inventaire des variations et recherchent des explications, qui peuvent relever de la nature ou d'autres facteurs (usage, ancienneté, autorité). Cette fonction de l'autorité pour expliquer le genre et le déterminer lorsqu'il n'est pas fixé fait l'objet du second chapitre, où est étudié le rôle des poètes et des commentateurs anciens de ceux-ci. Après un rappel bienvenu sur la tradition qui reconnaît à ces auteurs une prééminence dans la définition des normes de l'usage, Anthony Corbeill dresse

une typologie des facteurs plus « linguistiques » qui, pour les Anciens, favorisent la détermination d'un genre : la nécessité de distinguer deux sens (*insomnia, -ae* fém. « veille » et *insomnia, -orum* nt. « les choses vues en songe »), l'analogie (*frons* doit être masculin d'après l'analogie des noms en *-ons, ontis*), la contrainte métrique qui fait que le nom prend tel genre pour que la forme de l'adjectif puisse s'insérer dans le vers, les effets phoniques permis par de tels rapprochements, à quoi s'ajoute l'intertextualité à partir des modèles grecs. Au chap. 3 sont analysées les représentations liées à ces différences linguistiques. Les personnifications reçoivent une description sexuée en fonction du genre du nom qui les exprime (*Fides, Iustitia, Honos, Annus*), tandis que les entités désignées par des noms neutres sont décrites sous des traits masculins (*Tempus, Ingenium*). L'on se doit de rechercher les raisons qui font employer des noms avec un genre différent de celui qui est usuel et les effets sont alors stylistiques : dramatisation, archaïsme, hellénismes et références à la mythologie grecque, mais il est à noter que les changements se font en général du masculin au féminin, ce qui peut avoir des implications idéologiques comme l'illustre l'examen fort détaillé de plusieurs poèmes de Catulle (p. 86-100). Le chap. 4 est consacré à la religion pour montrer comment la différence de genre porte des différences de fonction dans le monde réel et sont ainsi analysés les nombreux couples de divinités qui véhiculent deux représentations, à l'image de *Tellumo* qui produit les semences et *Tellus* qui reçoit les semences (Aug., *Civ.*, 7, 23 = Varro, frg. 265 Cardauns). Dans cette perspective, la position des divinités androgynes est évidemment particulière, qu'elle consiste en un couple de deux divinités (*Faunus – Fauna*), ou qu'un même nom corresponde aux deux genres (*Pales*), un double schéma pouvant s'interpréter comme un dépassement des distinctions qui confine à l'expression d'une perfection, d'une opposition surmontée dans certains systèmes de pensée (p. 118-120). Il arrive d'ailleurs (p. 126-128) que s'opère un passage d'une représentation unitaire à une division, comme pour *Genius*, d'abord masculin et féminin, faisant place à une spécialisation (*Iuno et Genius*). L'ouvrage se termine par un chap. 5 où est traitée la figure de l'hermaphrodite. Après des rappels bienvenus sur la situation dans le monde grec, sont analysés avec précision plusieurs textes latins afin de dégager sa signification comme prodige qui nécessite des rituels afin de rétablir la *pax deorum* (Liv., 27, 35, 5-7), mais le phénomène est affecté par la négligence envers les prodiges dont témoigne Tite Live au début de l'empire (Liv., 43, 13, 1-2). L'hermaphrodite, comme figure de l'anormalité en matière de reproduction, est un prodige sous la République, mais une curiosité d'agrément sous l'Empire (Plin., *Nat.*, 7, 34).

L'ouvrage ne manque pas de développements qui stimulent la curiosité. Le linguiste et le sémanticien seront intéressés en particulier par toutes les analyses des grammairiens et des commentateurs anciens sur les variations de genre grammatical et par les interprétations de l'emploi du genre moins usuel. Si la distinction entre masculin et féminin est évidemment centrale, l'on aurait aimé des synthèses sur deux points non négligeables, les structures bipolaires du type *Honos et Virtus* d'une part, d'autre part la place du neutre, de l'inanimé et son devenir. Enfin, l'on aurait aimé mieux appréhender comment le genre des mots organise la représentation du monde humain (p. 3, 135).

Jean-François Thomas.

Sophie Roesch & François Guillaumont (dir.), *La divination dans la Rome antique. Études lexicales* : Paris, L'Harmattan, 2014, 147 pages.

Après *Prier dans la Rome antique : études lexicales*. *Actes de la journée d'étude « Le vocabulaire latin de la prière », Tours, Université François Rabelais, 22 mai 2007*, dont Nicole Boëls-Janssen a fait le compte rendu ici même (*REL*, 89, 2011, p. 497-498), Sophie Roesch publie avec François Guillaumont les Actes d'une nouvelle journée d'étude sur le vocabulaire de la divination. Les contributions, toutes de très grande valeur, couvrent des éléments essentiels du champ lexical et font avancer les connaissances sur des points fondamentaux.

Les trois premières contributions sont consacrées à un vocable particulier. Stéphane Dorothée part de la position d'hyperonyme de *signum* dans le vocabulaire de la divination au sens très général de « signe », pour montrer qu'il se spécialise afin de désigner le signe prédictif. L'auteur rattache cela d'abord à des facteurs sémantiques internes, l'emploi du mot pour des signes annonciateurs dans les vocabulaires de l'agriculture et de la météorologie, mais cette évolution s'explique aussi et sans doute d'abord par les mutations de la divination romaine, qui accorde de plus en plus d'importance à la prédiction, ce dont le *De diuinatione* donne une bonne illustration. Un changement analogue affecte *significare* qui, à côté de « indiquer, faire voir » et « laisser voir, montrer », prend aussi le sens de « être le présage de », et cela ne s'opère pas seulement dans les écrits consacrés spécialement à ces questions. Dans le champ lexical des prodiges et des présages, *miraculum* est peu étudié, alors qu'il occupe une position particulière, mise en évidence par Jacqueline Champeaux. Il n'appartient pas en premier lieu à la langue religieuse, mais à la langue profane. Il désigne d'abord des comportements humains hors normes, propres à provoquer l'étonnement (cf. *mirari*), la stupeur et des manifestations émotionnelles violentes, et ces comportements vont de l'exploit admirable à la traîtrise, en particulier pour les traîtres étrangers à la *fides* romaine. Le mot s'applique aussi au prodige, c'est-à-dire au phénomène extraordinaire qui ne peut s'expliquer par les lois communes de la nature, avec l'idée qu'il est suspect, parce qu'il est manifestement faux ou du moins incertain, douteux. *Miraculum* désigne aussi le prodige qui mérite d'être retenu et, de là, le prodige authentique, unique, puis il en vient à dénommer les guérisons accomplies par Vespasien et qui manifestent à travers lui la puissance des dieux (Tac., *Hist.*, 4, 81, 1). Il y a là une évolution importante, expliquant *in fine* l'emploi chez Augustin de *miraculum* qui n'est plus un signe de la colère divine, mais une manifestation du Dieu compatissant et bienfaisant. Sophie Roesch s'intéresse à *omen* afin d'en dégager la signification précise. Le sens premier, attesté chez Plaute, Térence, Accius, est celui de « signe verbal qui annonce l'avenir » : une parole, un nom propre ont ainsi une portée prédictive (cf. le verbe *ominari* « proférer une parole prédictive »), mais l'*omen* est fourni par l'action des hommes, il n'est pas un signe envoyé par les dieux et donc, pour l'interpréter, il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste, comme pour les auspices. Le substantif s'étend ensuite à un « signe non verbal », qui peut être un signe vu (phénomène céleste, comportement des animaux, accident de la vie quotidienne), d'où une équivalence avec *auspicium* et *augurium*, voire un « pressentiment », sens attesté chez Tite Live et sans doute développé sous l'influence d'*ominari*. Tout cela conduit à remettre en question l'idée souvent admise d'un *omen* qui serait avant tout un signe fortuit, non sollicité.

Les trois autres contributions portent sur des formes particulières de divination et sur le vocabulaire afférent. Cicéron distingue la divination artificielle, supposant une technique de spécialistes et donc un enseignement pour savoir interpréter les signes, et la divination naturelle, qui ne repose pas sur le savoir de techniciens, mais sur l'inspiration : ce sont essentiellement les prophéties et les songes prémonitoires.

REL_94.indb 244 24/10/2017 11:22:43

François Guillaumont étudie le vocabulaire de l'inspiration dans le *De diuinatione*. Cette divination naturelle fait une place particulière à l'enthousiasme, mais le terme grec ἐνθουσιασμός n'a pas de traduction univoque et Cicéron recourt à *furor*, *uaticinatio*, *concitatio*, *incitatio*. Une place importante revient aux termes exprimant la chaleur, le mouvement, le souffle, et ce lexique repose sur un arrière-plan grec, en particulier le *Phèdre* de Platon, en même temps qu'il recoupe celui de l'inspiration poétique. La nécromancie, pratique divinatoire consistant à faire parler les morts, n'appartient ni aux traditions romaines, ni à la religion publique des Romains, mais elle fait partie de ces activités superstitieuses d'origine étrangère. Bruno Poulle en montre les conséquences sur le plan lexical. Le vocabulaire est constitué d'emprunts (*psychomantia,* νεκυομαντεῖα, dont il n'est pas indifférent qu'il ne soit traduit par aucun équivalent latin) et de mots ayant là des emplois spécialisés ou secondaires comme *inferorum animas elicere* ou *stridor* pour les ululements. L'expression *puerorum extis deos manes mactare* (Cicéron, *Vatin.* 14) fait l'objet d'une discussion, car l'enjeu n'est rien moins que l'existence de sacrifices d'enfants, et B. Poulle considère que Vatinius n'accomplit pas un meurtre rituel, mais rend une corporéité et une jeunesse aux Mânes en leur offrant des entrailles d'enfants. Enfin, les liens étroits de la divination étrusque et de la divination latine conduisent Dominique Briquel à étudier des noms de plantes connus principalement par la tradition du *De materia medica* de Dioscoride. Il montre que le caractère étrusque des noms rangés dans la catégorie des *nomina Tusca* est le plus souvent contestable et qu'on peut presque toujours les rapporter au latin. Cela pose la question de l'origine de cette liste, probablement constituée à partir d'une notice provenant de la région géographique de l'Étrurie, sans que les *Tusci* aient encore parlé étrusque.

Ce livre, fort bien présenté, contient des mises au point importantes et il est pourvu d'une abondante bibliographie. À ce titre, il constitue un instrument de travail de très grande qualité pour les spécialistes d'histoire des religions, de linguistique et de sémantique. L'on ne peut que souhaiter la poursuite de ces riches journées d'étude tourangelles.

Jean-François Thomas.

Danièle Conso, Forma. *Étude sémantique et étymologique* : Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, 634 pages.

Le très dense et savant volume que donne à publier notre collègue Danièle Conso au moment où elle quitte son activité professionnelle est le premier d'une étude très fouillée, destinée à être complétée d'un second, que rien, doit-on noter, ne permet de deviner au vu de la présentation éditoriale. Pour avoir été soutenue en 1990, la monumentale thèse d'État que nous avons là n'en est certes pas pour autant dépassée, d'abord parce que la matière, stable, y est traitée avec un grand détail et une constante finesse d'analyse, mais aussi parce que l'auteur a eu le souci de mettre à jour ses références bibliographiques (p. 13-23), quitte à ce qu'une note infra-paginale, ici ou là, vienne infléchir les constats et propositions qui ponctuent ce grand œuvre.

Au premier abord, disons tout de suite que la circulation y sera aisée, on le devine déjà, par l'emploi d'un balisage abondant (partie par partie, une double numérotation, analytique mais aussi continue par paragraphes, visant à aider à la fois la lecture cursive et le suivi des renvois internes). L'étude est structurée en six parties, comme l'indique le sommaire (p. 9-10) où l'ensemble est détaillé, t. 2 inclus : problème étymologique, puis champs sémantiques en quatre sections (*forma* des

êtres animés ; des réalités inanimées ; *forma* « moule », « modèle », « règle » ; sens dérivés), puis retour à l'étymologie – une interrogation, cependant : on ne voit pas annoncée de conclusion générale après la conclusion du volume II, comme si tout le propos n'avait de visée qu'étymologique, et non sémantique ou, plus largement, méthodologique ! Trois riches *indices locorum* (à la fois littéraires, épigraphiques et papyrologiques) complètent le premier volume, comme ils compléteront le second ; ils concernent successivement *forma*, ses dérivés nominaux et adjectivaux et ses quasi-synonymes. Précisons enfin que le verbe *formare* et ses préfixés ont d'emblée été écartés d'une étude qui s'attache aux quelque 7400 emplois du substantif *forma* dans la littérature antique jusqu'au VI^e^ siècle (dont plus du quart chez saint Augustin, pour lequel on attendrait peut-être un développement spécifique en conclusion).

Au-delà de l'intérêt propre pour le mot et son spectre sémantique, la question que soulève ce travail confondant de Danièle Conso est celui de l'unité d'un mot dont la polysémie semble innée – ou du moins très ancienne – et que l'étymologie n'arrive pas à ramener sûrement à un prototype susceptible de désigner un point de départ sémantique. L'opacité du terme, en effet, tient à la multiple genèse de sa consonne initiale, qui peut être issue d'un prototype indo-européen à initiale aspirée *bh (cf. *fero*) ou *dh (cf. *facio*) comme d'une dissimilation (cf. la nasale du grec μορφή) ainsi qu'à l'incertitude du découpage morphologique : suffixe *-ma* ou bien dérivé en *-a* du type *toga*. Quant au répondant grec, il est si proche, tant pour la forme que pour le sens, que les effets d'une attraction sémantique – si l'on écarte l'idée d'un emprunt pur et simple, l'étrusque étant candidat à la médiation – achèvent de brouiller les pistes d'une enquête grevée d'attestations limitées à époque ancienne (en particulier, l'absence de certains sens techniques y peut être fortuite). C'est donc fort sagement que Danièle Conso relègue la question étymologique à la fin de son étude – pour nous dans le second volume, qui reste à paraître. L'introduction historique détaillée ne se clôt cependant pas sur une suspension du jugement, et l'auteur prend la peine de régler une incertitude formelle délicate par son évanescence : la quantité de la voyelle de la première syllabe (p. 83-99), attestée longue par les langues romanes qui distinguent le traitement des voyelles selon leur longueur en cette position, d'une part, ainsi que par les transcriptions grecques – majoritairement avec oméga et parfois, plus significativement, avec un digramme omicron-upsilon – et le témoignage positif de Donat (*Ad* Phorm., *prol.*, 26), d'autre part. Que cette longueur ne soit pas héritée, la loi d'Osthoff le prouve, qui est ici inopérante (à moins d'admettre la syncope ultérieure d'un prototype alors bien peu probable). Notre *forma* fait donc partie d'une petite série de mots (*ordo* et *ornare* avec leurs familles, *arma*, *quartus*) où l'on constate un allongement spontané de la voyelle en syllabe longue par position, ce qui refléterait un niveau de langue peu châtié – comprenons peu orthoépique.

Ne pouvant bénéficier d'un point de départ étymologique, et donc (?) sémantique, Danièle Conso a été contrainte de traiter le mot selon les grands champs qu'un premier examen aperçoit. L'ordre de présentation en était libre, et c'est finalement sur le double argument que Plaute et Térence, les « anciens » du corpus, y étaient plus présents, d'une part, et que le sens en était plus concret d'autre part, que l'auteur a choisi de commencer l'examen par *forma* nom de qualité. Le mérite de l'étude qui se déploie alors, en ce présent volume, dans les deux premières directions, est de subdiviser sa matière avec une grande finesse d'analyse, à partir d'archi-sémèmes très larges, soit successivement comme « qualité concrète des êtres animés », puis « qualité concrète d'une réalité inanimée ». Ces titres disent clairement le souci qui animait l'auteur de partir avec des diaphragmes assez larges. Les rubriques de chacun de ces champs donnent une idée de la moisson des occurrences et du jeu que Danièle Conso observe entre elles dans chaque section, en fonction d'un contexte

REL_94.indb 246 24/10/2017 11:22:43

toujours soigneusement explicité. C'est ainsi que *forma* dit des êtres animés se décline en « traits distinctifs désignant une qualité concrète et visible qui caractérise un être animé » et « physique soumis à une appréciation, le plus souvent favorable », et que (chap. 5) beauté et pouvoir de séduction sont privilégiés par le contexte au détriment de la notion de simple aspect physique. Pour la seconde partie, concernant les réalités inanimées, sont distinguées successivement configuration, aspect, forme ou beauté naturelle (chap. 7), forme prise ou donnée (chap. 8), et forme générale de référence (chap. 9).

Cette étude au long cours s'arrête pour nous *ex abrupto* après 588 pages (tout de même !) sur une brève conclusion provisoire, qui relève plutôt du point d'étape, et les abondants index. À suivre donc, avec une réelle impatience et le vœu, s'il n'est pas trop tard, que les titres courants soient plus informatifs, c'est-à-dire remontent davantage dans l'arborescence d'une étude qui, au-delà de ces menus détails typographiques, fait date par son exemplarité.

Guillaume Bonnet.

Giuseppe Pezzini, *Terence and the Verb 'To Be' in Latin* : Oxford, Oxford University Press, 2015, 355 pages.

Les grammaires latines et les études de linguistique font évidemment une place aux phénomènes d'élision et de hiatus affectant le verbe « être », mais il n'existe pas de travaux spécifiques sur cette question, et c'est le grand mérite de Giuseppe Pezzini que de combler cette lacune en s'appuyant sur les acquis les plus récents de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe, et en choisissant comme auteur Térence, où l'interlocution et la pragmatique peuvent avoir des implications. Deux phénomènes sont plus particulièrement analysés, la contraction (*inueniundumst, traditast*) et l'omission de *-s* final (*expertŭ(s) sum* noté *expert' sum*). Après un premier chapitre introductif qui présente ces problèmes en donnant des parallèles avec l'anglais très instructifs pour le public anglophone, le second vise à établir la réalité des faits étudiés, et pour cela l'auteur étend l'examen à des écrivains autres que Térence afin de dégager les principaux types : formes contractées après des mots terminés par voyelle (*nemost = nemo + est*), par *-m* (*quoniamst = quoniam + est*), par voyelle brève + *-s* (*mortuost = mortuos + est*), dont certaines sont aussi justifiées par des raisons métriques (*dictus est* de Tér., *And.* 102 donne un crétique incompatible avec le sénaire iambique, à l'inverse du spondée de *dictust*), mais il existe des situations particulières comme les formes contractées *-m's* < *-m + es* (*omnium's = omnium + es*), non attestées dans les manuscrits de Térence, Plaute et Lucrèce, mais présentes ailleurs. Cela conduit plus globalement à confronter les manuscrits selon qu'ils donnent des formes avec ou sans contraction, et l'on ne peut être qu'admiratif devant la précision du travail de comparaison ainsi conduit. L'étude s'élargit au témoignage des inscriptions et à un examen approfondi des commentaires des grammairiens latins sur ces questions. Le chapitre 3 est consacré à l'analyse phonologique, qui intègre aussi ce que nous appelons phonétique historique et qui discute les évolutions complexes comme celle de *similis est* à *similest* en plaçant le point de départ non dans l'élision de *(e)st*, mais dans la chute du *-s* (p. 105). Il comprend aussi une partie sur l'approche historique des contractions de *esse* : les formes contractées constituent d'abord une caractéristique de la langue poétique ancienne (Plaute, Térence, Ennius etc.) et elles sont évitées en prose, si bien qu'elles constituent une marque du style poétique. Elles semblent ensuite peu fréquentes en prose, à l'exception de certains écrits de Cicéron (*ad Fam.* ; *de or.*), elles sont rares dans les inscriptions en prose de

l'époque républicaine et absentes dans celles de l'Empire. Chez plusieurs écrivains de l'époque impériale comme Aulu-Gelle et certains poètes, elles constituent des archaïsmes ou des poétismes, et elles sortent de l'usage dans le latin plus tardif. Cette tendance forte est bien illustrée par le grammairien Velius Longus qui, au IIe s. ap. J.-C., considère que ces formes ne sont pas usuelles (p. 139).

Tout cela constitue le cadre, long mais nécessaire, pour mener un examen approfondi des formes contractées chez Térence et pour poser le problème central de la coexistence de ces formes avec celles qui ne sont pas contractées. Pour chacune des structures indiquées précédemment est donnée la part des formes contractes et non contractes, et sont recherchés les facteurs susceptibles d'expliquer les différentes répartitions : métrique et type de vers, syntaxe et ordre des mots, sémantique, pragmatique et interlocution, ce qui procure des résultats notables, dont on donnera une idée avec le type *–ŭs + est* / *es*, tout en convenant que l'interprétation des phénomènes constatés souvent ne va pas de soi. Les deux types de formes s'équilibrent en ce qui concerne le verbe auxiliaire, mais la part des formes non contractes s'accroît pour les emplois en locution (*opus est*) et copulatifs, ces dernières étant même les seules usitées avec les valeurs existentielle et locative. Elles prédominent dans les trimètres iambiques et les octonaires iambiques, dans les paroles des *senes* et des *serui*, alors que l'écart (53 % et 47 %) est moins marqué chez les *adulescentes*. Le chapitre 5 est consacré à *-s* final devant consonne qui s'efface (Cic., *or.* 161 ; Quint. 9, 4, 37-38), ce que confirment l'usage sur des inscriptions d'époque républicaine et bien des scansions de textes poétiques. Le phénomène existe chez Térence, mais concerne uniquement (p. 229) des structures à caractère formulaire, lexicalisées comme participe ou adjectif + *esse* : *nullŭs sum* (*And.* 599) ; *desertŭs sum* (*Ad.* 873). Une conclusion développée (p. 236-248) reprend les acquis essentiels de la recherche de manière fort synthétique. Outre une bibliographie abondante qui n'ignore pas les travaux majeurs de l'Université française (J. Soubiran, *L'élision dans la poésie latine*, Paris 1966), l'ouvrage comprend en annexe plusieurs listes exhaustives d'exemples issus de CIL I² et de Térence pour illustrer certains phénomènes, ainsi que des synthèses sur les données de plusieurs manuscrits importants. Le livre se recommande par la solidité de l'information philologique ainsi que par la précision des analyses, et il va même au-delà car il contient toute une réflexion sur les phénomènes de contraction et d'élision.

Jean-François Thomas.

Eleanor Dickey, *Learning Latin the Ancient Way : Latin Textbooks from the Ancient World* : Cambridge, Cambridge University Press, 2016, 187 pages.

Le bilinguisme est un thème fécond des recherches linguistiques et sociolinguistiques depuis une vingtaine d'années, mais Eleanor Dickey traite d'un problème original et qui n'avait jamais auparavant fait l'objet de synthèses, en étudiant les textes avec lesquels durant l'Antiquité se faisait l'apprentissage du latin pour les non latinophones. Tant pour la mise en perspective générale que pour l'étude détaillée des différentes voies, l'ouvrage se recommande par la précision et la clarté de l'analyse, si bien qu'il a désormais sa place parmi les études sur les interférences linguistiques dans le monde romain. Une introduction, courte mais dense, donne les mises au point nécessaires sur des questions importantes. L'auteur concentre son étude sur la partie orientale de l'empire car elle considère qu'en occident les enfants apprennent le latin comme langue maternelle et sont d'emblée latinophones, et elle donne comme argument que le latin est à l'origine des langues romanes. La situation

REL_94.indb 248 24/10/2017 11:22:43

est sans doute plus compliquée, mais le fait est que l'acquisition du latin s'impose en premier lieu à ceux qui ont comme langue première le grec, dans la partie orientale. Les raisons en sont variées : la vie militaire, la connaissance des lois romaines, les échanges commerciaux, mais la situation change au VI s. ap. J.-C., lorsque l'empire d'orient distend ses liens avec l'occident. Quant à notre connaissance de ces documents, elle se fait par différentes voies, des papyri d'Égypte, des textes joints aux manuscrits de certains grammairiens comme Dosithée, des manuscrits de la partie occidentale, ce qui renvoie au problème de la connaissance du grec au Moyen Âge, une question complexe qui aurait pu être un peu développée, mais il est vrai que ce n'était pas le thème central du livre.

Ces supports d'apprentissage sont le plus souvent des documents bilingues, avec des textes écrits en un latin souvent très simple pour être aisément compris des jeunes locuteurs hellénophones, et ils sont accompagnés de la traduction en grec. Ces supports sont de différente nature. L'auteur les caractérise avec précision et en donne des extraits significatifs, avec quelques reproductions de manuscrits. Une place importante revient aux *colloquia*. Ce sont des dialogues et des récits présentés en deux espaces ; l'un comporte le texte latin, l'autre le grec. Ils datent de la période des II^e^ – IV^e^ s. ap. J.-C. Les sujets se rapportent à l'univers scolaire et familial de l'enfant, ils décrivent des scènes concernant l'exercice de la justice et l'activité économique, mais aussi la vie quotidienne, sans oublier le défoulement des échanges plus vifs et des insultes, auxquelles succèdent les excuses. L'on notera l'absence de récits concernant la religion, à moins que cela ne soit dû à la nécessaire sélection opérée par l'auteur. D'autres textes donnés en latin avec la traduction en grec sont inspirés de la littérature latine (Virgile mais aussi Salluste) et de la littérature grecque (l'*Iliade*), avec, ce qui n'est pas sans intérêt, des sélections de scènes (du chant 9 est retenue la réconciliation avec Achille, mais non l'ambassade). Des narrations sont aussi issues des fables d'Ésope. Il existe encore des textes inspirés des jugements d'Hadrien qui, dans l'imaginaire collectif, correspond exactement au sage Salomon de la tradition judéo-chrétienne, et ces récits concernent par exemple la procédure du *congiarium* avec sa fonction sociale. Les *colloquia* se caractérisent donc par la grande diversité de leur inspiration et, s'ils constituent une bonne illustration d'un horizon culturel, ils sont aussi intéressants comme témoignage linguistique avec des écarts par rapport à la norme : formes actives à la place des déponents, *domus* avec des prépositions, *ubi* à la place de *quo* (p. 11), *si* dans l'interrogation indirecte, *post tempus* à la place de *postea* (p. 62), *in* + acc. au lieu de l'ablatif et réciproquement, le non réfléchi pour le réfléchi (p. 65), sans oublier des structures latines qui renvoient à des structures grecques (p. 59, 69). À côté des *colloquia*, les manuscrits de Dosithée et de Charisius donnent des textes en latin présentant la grammaire latine avec des explications destinées à éclairer les spécificités (l'ablatif, p. 89) et à lever les ambiguïtés (usage de démonstratifs pour distinguer les formes identiques, p. 96). Sous le nom de glossaires, sont réunies des listes de mots qui soit suivent l'ordre alphabétique (latin), non sans comporter parfois des indications grammaticales, soit regroupent des mots par thème, soit relèvent des homonymes illustrés par des exemples. Le travail se fait aussi avec des textes d'auteurs latins accompagnés de la traduction en grec, ce qui permet de comparer les structures linguistiques (le participe en grec et la subordination en latin)… et de relever quelques erreurs. De manière plus étonnante, il existe des récits et même des tableaux de conjugaison et de déclinaison qui sont translittérés en caractères grecs, ce qui laisse supposer qu'un certain nombre d'élèves grecs ne maîtrisent pas l'alphabet latin ou se limitent à une communication orale.

Cet ouvrage nourrit un intérêt par la diversité des textes qu'il réunit et par les témoignages sur un état de langue, mais une autre utilisation est possible, car de nombreux

textes peuvent servir pour l'initiation au latin de nos étudiants, et c'est d'ailleurs l'un des objectifs de l'auteur, qui a remplacé assez souvent le grec par l'anglais.

Jean-François Thomas.

Maryse Gayno, *Le participe en latin aux VI^e^ et VII^e^ s. ap. J.-C. : syntaxe et sémantique* (Collection « Kubaba », Série « Grammaire et Linguistique ») : Paris, L'Harmattan, 2015, 480 pages.

Un titre peut en cacher un autre : si l'ouvrage se termine sur un chapitre spécifiquement consacré au participe (chap. VIII, p. 353-427 : « Les nouvelles valeurs du participe en latin »), ce sont avant tout *les constructions absolues* (à l'ablatif, à l'accusatif, au nominatif, et les constructions mixtes) impliquant un participe, qui constituent l'objet premier et principal de cet ouvrage (p. 27). Y sont examinés : leur définition, et les critères linguistiques de leur reconnaissance et de leur délimitation ; leur structure en constituants, plus ou moins formulaire ou complexe, avec en particulier la possibilité pour le participe d'introduire des compléments, et l'ordre dans lequel apparaissent ces constituants ; les notions de « sujet » et de coréférentialité avec la proposition régissante ; leurs valeurs, « temporelle » ou « circonstancielle », en fonction de la nature du participe employé ; leur distribution et leurs combinaisons, et leur développement en latin tardif. Et, par-delà l'analyse de ces structures particulières, c'est, plus généralement, l'évolution de la langue latine tardive qui est en jeu, comme le montre la place occupée dans la bibliographie par les références au latin « vulgaire et tardif ».

Le sujet n'est pas neuf. Depuis une trentaine d'années, diverses études lui ont été consacrées, entre autres d'A. Heltulla (1973, 1982, 1983), notamment *Studies on the Latin Accusative Absolute* (Helsinki, 1987) ; de G. Serbat (1979, 1988, 1996) ; de J. Müller-Lance (*Absolute Konstruktionen vom Altlatein bis zum Neufranzösischen*, Tübingen, 1994) ; de P. Ramat (1994) ; d'E. Tarriño Ruiz (*Construcciones participiales absolutas en Gregorio de Tour*s, Salamanque, 2000). Cette nouvelle étude de Maryse Gayno, d'une grande honnêteté philologique, présente le mérite de se fonder sur des données de première main, de pouvoir par conséquent remettre en question les affirmations de la vulgate grammaticale, trop souvent reprises sans être réévaluées, et de moduler les résultats des études antérieures. L'ouvrage repose en effet sur l'analyse systématique et précise d'un corpus contrastif de textes de nature essentiellement historique, qui permet d'aboutir à des résultats justifiés et chiffrés, et de saisir l'évolution de la langue. Les données de quatre textes d'auteurs tardifs des VI^e^ et VII^e^ siècles (les *Histoires* [livre II] et *Le livre des miracles de saint Martin* [II] de Grégoire de Tours, la *Chronica Theodorica* de l'Anonyme de Valois et la *Chronique* de Frédégaire [IV]) sont confrontées à celles de quatre textes d'auteurs « classiques » (utilisant un latin considéré comme « classique »), du I^er^ s. av. J.-C. au IV^e^ s. ap. J.-C. (César, *Guerre des Gaules* [I], Tite Live, *Histoire romaine* [I], Tacite, *Annales* [I] et Ammien Marcellin, *Histoires* [XXIII]). Les éditions de référence retenues pour la discussion philologique sont, en ce qui concerne les auteurs tardifs, celles des *Monumenta Germaniae Historica* : B. Krusch 1885 et 1888 pour Grégoire de Tours et Frédégaire ; T. Mommsen 1892 pour l'Anonyme de Valois. Elles sont confrontées à des études plus récentes, comme celle de J.N. Adams sur le texte et la langue de l'Anonyme de Valois (1976).

L'analyse textuelle est au fondement et au cœur de l'étude, et les citations (parfois sollicitées à plusieurs reprises) y occupent une place importante. Chaque occurrence fait l'objet d'une citation large dans laquelle ressortent immédiatement, grâce

à des procédés typographiques, les éléments sur lesquels porte l'analyse ; des équivalents « classiques » sont fournis entre parenthèses pour les traits de langue tardive, que ceux-ci relèvent de l'évolution de la langue, comme les confusions de finales flexionnelles, ou d'erreurs paléographiques. Le texte latin est suivi d'une traduction littérale et d'un commentaire qui en éclaire le contexte historique et énonciatif, tout en en explicitant l'analyse linguistique. La traduction littérale, personnelle, est doublée en note par les traductions existantes, en particulier celles de H. Bordier (1860) pour *Le livre des miracles* et de R. Latouche (1963, 1999) pour les *Histoires* de Grégoire de Tours, d'O. Devillers et J. Meyers (2003) pour Frédégaire. Le lecteur dispose donc de tous les éléments d'appréciation nécessaires pour pouvoir entrer directement dans les textes, participer à l'enquête philologique et linguistique, confronter les différentes prises de position, et se faire sa propre opinion.

L'analyse linguistique fait une large place aux citations des grammaires classiques (Ernout et Thomas, Sausy, exceptionnellement Kühner et Stegmann ou Leumann, Hofmann et Szantyr) et aux linguistes des années 1990-2000, en particulier à la *Syntaxe latine* de Chr. Touratier (1994). Dans l'emploi de la terminologie grammaticale et des analyses qu'elle présuppose, on peut s'interroger, entre autres, sur les notions de « morphème » et de « syntagme ». L'expression « morphème relationnel » (d'accompagnement, de moyen, manière, cause ou lieu) est employée pour les compléments circonstanciels introduits par les participes (p. 139 *sq*. ; ainsi : « Ces syntagmes sont des compléments circonstanciels… pour la sémantique…, et des circonstants pour la syntaxe » [p. 142]). Le participe présent *dicens* est « grammaticalisé comme morphème introducteur de discours direct » (p. 375). « L'ordre des mots est en train de devenir le morphème des fonctions syntaxiques à la place des désinences morphologiques » (p. 400). Les constructions absolues sont présentées comme des « syntagmes » participiaux (p. 11, 56, 86, 153…), mais le participe y a un sujet et d'éventuels compléments, et fait fonction de prédicat, ce qui l'apparente à une « vraie proposition subordonnée » (« La répétition du sujet de la construction absolue dans la proposition régissante est l'indice formel le plus clair que la construction absolue n'est pas un simple syntagme constituant d'une phrase, mais une vraie proposition subordonnée insérée dans celle-ci » [p. 157]). De façon plus générale, il semble que le plan grammatical et celui du sens ne soient pas toujours suffisamment distingués, en particulier en ce qui concerne les participes passés passifs qui peuvent « revêtir » ou « prendre » un sens actif, ou « devenir » des participes passés actifs (« Quand l'agent du participe est le même que l'agent du verbe de la proposition régissante, le participe passé passif devient un participe passé actif » [p. 249]), ce qui laisse entendre l'apparition d'une valeur en langue et une évolution structurelle, alors qu'il ne s'agit manifestement que d'une équivalence de valeur, ou plus exactement de traduction, comme le suggèrent l'exemple qui suit de Greg. Tur., *Hist.*, 2,9,56,3 : *Constantinus, adsumpta tyrannide…iussiset*, « Constantin, la tyrannie ayant été usurpée, ordonna… » et son commentaire : « la coréférentialité permet de traduire par "ayant usurpé le pouvoir" »). Le développement des constructions absolues entraîne une évolution de la structure de la phrase qui, de « pyramidale », devient « linéaire » (p. 48, 65, etc.), tout au moins en ce qui concerne la structure de la phrase narrative (p. 431), qui suit le déroulement chronologique des événements. Qu'en serait-il dans d'autres types d'énoncés ?

L'étude des constructions absolues s'inscrit, plus largement, dans celle de l'évolution de la langue latine. Si de nouvelles tournures et de nouvelles valeurs apparaissent, que résument bien le dernier chapitre et la conclusion (en particulier l'extension d'emploi du participe présent), on est encore loin, dans ces textes narratifs écrits aux VI^e^ et VII^e^ s., des profonds bouleversements qui sont sans doute à l'œuvre dans la langue orale : il est inexact, par exemple, d'affirmer qu'il y a « confusion

REL_94.indb 251 24/10/2017 11:22:43

complète, en latin tardif, entre *is*, *hic*, *iste* et *ille*, régulièrement employés l'un pour l'autre » (p. 374).

L'étude de Maryse Gayno accorde une importance bienvenue aux textes, dans leur établissement comme dans leur compréhension, avec la prise en compte des variantes formelles et manuscrites, et les problèmes liés à la structuration des phrases et à leur ponctuation. Il est dommage qu'elle ne s'accompagne pas d'un index des passages étudiés, car parallèlement à l'analyse linguistique, c'est aussi un commentaire philologique des textes du corpus retenu et une étude sur la langue des auteurs que nous offre ce livre.

Frédérique Biville.

Marie-Ange Julia, *Genèse du supplétisme verbal : du latin aux langues romanes* (Collection « Corpus christianorum ; Lingua patrum », n° 9) : Turnhout, Brepols, 2016, 481 pages.

Version remaniée d'une thèse de doctorat préparée sous la direction de Michèle Fruyt et soutenue à l'Université Paris IV-Sorbonne, l'ouvrage, qui a bénéficié d'une édition de qualité dans la collection Corpus Christianorum des éditions Brepols, a pour objet la description et l'interprétation du supplétisme verbal dans son évolution du latin aux langues romanes avec des indications sur ses origines indo-européennes. Ce programme ambitieux supposait des compétences sur ces trois domaines, et sur celui de la linguistique. L'avantage est de saisir le phénomène dans la longue durée.

Dès les premières pages, l'auteur rappelle que le supplétisme est un phénomène répandu non seulement en indo-européen, mais aussi dans les autres langues flexionnelles, et qu'il ne concerne pas seulement le verbe. Mais M.-A. Julia omet de rappeler qu'à date ancienne, le supplétisme verbal s'observe principalement entre le présent, l'aoriste et le parfait, et se justifie par l'incompatibilité de la signification du lexème avec un trait aspectuel lié à chacun d'eux. Mais il ne concerne jamais la voix, le mode ni la personne. De plus, il tend souvent à se réduire. Au contraire, du latin aux langues romanes, on constate parfois une tendance à multiplier les cas de supplétisme, y compris, pour le verbe *aller* du français, entre les personnes d'un même temps.

Quatre champs sémantiques sont abordés successivement : aller, porter, guérir, manger.

Aller. — La rencontre des trois verbes qui constitueront la flexion du verbe *aller* du français est un phénomène singulier au plan sémantique : *īre*, le terme neutre, désigne le fait de se déplacer et ne comporte pas même l'indication d'une direction retenue dans le tableau de la p. 77, comme il ressort de l'expression *pedibus īre*, qui confirme de surcroît que le déplacement ne s'opère pas nécessairement à pied : ainsi *Afros ire* (Virgile), *cum classe ire* et *ire equis* (Tite Live). Les deux autres comportent des sèmes précis et opposés. *Ambulāre* s'applique initialement à la promenade qui, selon les termes de l'auteur, peut être « sans but particulier » et se faire « à allure normale ». Au contraire, *uādere* inclut les notions d'effort et de danger, comme le montre l'auteur ; ses correspondants germaniques (correspondance exclusive et innovation commune) confirment que cette spécialisation est ancienne. Que l'élimination progressive des formes monosyllabiques de *īre* ait favorisé leur régression, comme le montre l'auteur, se conçoit aisément. Mais leur remplacement en français à l'intérieur d'un même temps par deux verbes porteurs de sèmes diamétralement opposés demeure inexplicable à partir du latin. C'est pourquoi l'auteur se rallie, sûrement à juste titre, à l'hypothèse de l'usage de militaires wisigoths insensibles à ces nuances.

REL_94.indb 252 24/10/2017 11:22:43

Porter. — Le chapitre commence par quatre racines indo-européennes qui expriment la notion de « porter » ; cette partie appelle quelques observations. Il convient d'abord de rectifier l'assertion de la p. 197, qui attribue à **bher-* « un sème inhérent de mouvement » : les exemples latins (p. 202 *sqq*.) la démentent. On ne peut plus dire, avec le *DELL*, qu'elle ne fournit pas d'aoriste : l'article du *LIV* lui attribue un aoriste en **-s-* et suppose que le présent radical athématique peut être un ancien aoriste. Le supplétisme entre **bher-* et **telH$_2$-* est propre au latin ; la seconde racine fournissait un paradigme complet. Il est vrai que le fréquentatif *portāre* n'a pas de correspondant, mais sa base est un causatif **porēre* qui correspond exactement au causatif védique *pārāyati* (dont le *ā* exclut une ancienne laryngale finale). On ajoutera en passant que les racines indiennes *yam-* et *yat-* ne peuvent pas être apparentées à **ĝes-*. Ces quelques critiques ne mettent pas en cause l'excellente présentation des faits latins dans les pages qui suivent. On voit clairement comment s'inverse le rapport entre le terme général *ferre* et le terme particulier *portāre*, initialement limité au transport, jusqu'à l'élimination totale de *ferre.* Ici encore, l'auteur invoque, sûrement à juste titre, l'usage militaire (p. 271), mais à l'intérieur du latin, sans invoquer le parler d'étrangers comme pour les verbes aller. La raison déterminante pour l'élimination de *ferre* a été l'irrégularité de sa flexion et le facteur annexe le caractère plus concret de *portāre.* Mais *ferre*, qui appartenait au vocabulaire de base, a résisté longtemps.

Guérir. — En dépit des progrès de la médecine, le français continue à faire une distinction entre *soigner* et *guérir.* Au contraire, l'équivalence observée en latin entre *sānāre* « rendre sain » et *medērī* « prendre des mesures, traiter » notamment dans le passage des *Tusculanes* de Cicéron cité p. 308 témoigne d'une conception optimiste qui se retrouve dans la désignation française actuelle du *guérisseur*. La question de l'origine germanique des formes françaises actuelles *soigner* et *guérir* alors que les formes latines *sānāre* et *cūrāre* ont survécu non seulement en espagnol (*sanar*, *curar*) et dans d'autres langues romanes, mais aussi en ancien français où *saner* est attesté jusqu'au XV^e^ s. et *curer* jusqu'à nos jours, étroitement spécialisé, mériterait d'être posée.

Manger. — *ēsse*, à la fois irrégulier et anciennement défectif, fournissait des formes monosyllabiques. Il a été concurrencé par ses préfixés, notamment *comēsse*, à la base de l'espagnol *comer*, et plusieurs verbes spécialisés comme *mandūcāre* « mâcher » qui s'est imposé en français. Notons cependant que sa défectivité en indo-européen n'a pas joué sur son évolution : le perfectum *ēdī*, qui a un correspondant exact (et irrégulier) dans le prétérit germanique **ēt,* est ancien.

La présentation est impeccable, et le texte correct dans l'ensemble, mis à part la coquille de la p. 126, VI^e^ pour vie, *inguli* pour *singuli* p. 131, *per hominem* pour *per homines* p. 12. La forme vieil-indienne *jagāma* se rattache à *gam-,* non à *gā-* (p. 60). La racine « aller » de l'indo-européen est posée comme **h$_1$ei̯-* p. 59, **ei̯-* p. 87 ; il est vrai que l'on peut hésiter. Signalons aussi, outre quelques flottements sans conséquence dans la notation des signes diacritiques du sanscrit, l'omission du macron du latin *rēfert* p. 266, d'autant plus surprenante que l'origine de la forme est indiquée. Il aurait été bon de préciser, p. 299, que la racine **met-* que posent GAMKRELIDZE et IVANOV n'est autre que la racine **med-* dont il est traité précédemment, ainsi notée dans leur conception du système des séries d'occlusives en indo-européen. La forme avestique récente *adāiti* (lire *aδāiti*) de la p. 352 est à supprimer ; c'est une forme nominale.

Ces quelques imperfections mineures, inévitables dans un travail qui s'étend sur quatre spécialités ordinairement séparées, n'ôtent rien aux grandes qualités de ce travail, qui rendra de grands services aux latinistes, aux romanistes et aux linguistes.

Jean HAUDRY.

Peter V. Jones & Keith C. Sidwell, *Reading Latin. Text and Vocabulary* : Cambridge, Cambridge University Press, 2016 (2e éd.), 344 pages.

Faire lire un texte latin ou grec aujourd'hui, c'est souvent se heurter aux difficultés lexicales et grammaticales des élèves et courir le risque du découragement, voire de l'abandon. Le problème de l'utilité d'un tel exercice se pose avec d'autant plus de force qu'il se rencontre à tous les niveaux ; l'attention portée actuellement à la pédagogie et à la didactique des langues anciennes en témoigne, les enseignants et les universitaires s'efforçant de croiser leurs pratiques et leurs expériences dans des ateliers internationaux (tel le « workshop » qui va se tenir sous peu à Montpellier, en novembre 2017, autour de la question du « Pourquoi » et du « Comment faire lire des textes latins et grecs aujourd'hui »). Peter Jones & Keith Sidwell s'inscrivent dans ce contexte de recherches fécondes (voir, par exemple, W. Fitzgerald, *How to Read a Latin Poem If You Can't Read Latin Yet*, Oxford, 2013, ou encore, également en 2013, D. Augé, *Refonder l'enseignement des langues anciennes : le défi de la lecture*, Grenoble, 2013). Ils ont eux-mêmes publié de nombreux manuels pour faciliter l'apprentissage du latin ou du grec (e.g., P. Jones, *Learn Ancient Greek*, 1998 ; K. Sidweill, *Reading Medieval Latin*, 1995) ou pour guider la lecture d'un auteur (e.g. P. Jones, *Reading Ovid : Stories from the* Metamorphoses, 2007 ; *Reading Virgil :* Aeneid *I & II*, 2011). *Reading Latin. Text and Vocabulary* s'adresse à des débutants déjà initiés (« mature beginners in the sixth form », p. xiii) qui l'utiliseront sur une période de deux ans ; il est conçu comme support à l'étude de la grammaire, qui fait l'objet d'un autre livre, *Grammar and Exercises*, le tout étant synthétisé à l'intention d'étudiants autonomes dans *An Independant Study Guide to Reading Latin*.

Fruit d'une expérimentation pédagogique de 25 ans (p. xiii), cette version remaniée propose de nouvelles sections (n° 2, *Amphitruo* de Plaute ; et n° 3, la Rome primitive, d'Énée à Hannibal) mais garde la méthode de travail de l'édition de 1986. Trois cartes permettent d'abord de visualiser le monde romain vers 44 av. J.-C., l'Asie Mineure et l'Est, la Grèce, puis l'introduction présente brièvement le rapport complexe qui unit Rome à la Grèce. C'est ensuite l'étudiant qui travaille, selon une démarche identique pour chaque section : il commence par lire un texte latin adapté de l'original (donc plus simple ; les liens entre les mots sont d'ailleurs marqués du sigle ≅ et ceux qui sont séparés portent un indice spécifique ; les voyelles longues sont également notées pour faciliter la lecture). À l'aide d'un abondant vocabulaire, il le traduit, tout en découvrant le point de grammaire qui fera l'objet de la leçon. Il apprend le vocabulaire de base, présenté dans un encadré à part (« Learning vocabulary ») et redonné en fin de volume, avec mention du numéro de déclinaison ou de conjugaison (p. 329-344). Dans le manuel 2 (hors recension), il étudie la grammaire et fait des exercices. Il se reporte à la fin du livre 1 (partie IV : « Additional Reading for Sections 1B to 5G ») pour lire des textes variés en latin authentique (y compris religieux) en lien avec la section traitée. Les béquilles du latin adapté (ce que les auteurs appellent le *faux latin*) se font de moins en moins puissantes pour tomber à la section 6 (il n'y a donc aucun florilège d' « additional reading » pour cette section). Après une partie consacrée à la comédie plautinienne (*Aulularia* et *Amphitruo*, sections 1 et 2), sans mention de Térence, ce qui ne manque pas de surprendre, l'ensemble des textes suit un axe chronologique, qui va de la Rome primitive (Énée et la guerre de Troie, Romulus et Rémus, Sextus Tarquin et Lucrèce, Hannibal, section 3) à la fin de la République (le scandale Verrès, textes adaptés de Cicéron, section 4) ; la conspiration de Catilina (textes adaptés de Salluste, section 5) ; poésie et politique, de César à Auguste, section 6), à l'exclusion de la Rome impériale, ce qui est étonnant. Chaque sous-section est agrémentée d'illustrations en noir et

REL_94.indb 254 24/10/2017 11:22:44

blanc et d'encadrés sur un fait de civilisation (par exemple, la famille romaine, p. 7, l'amour, p. 73, la notion de *ciuis Romanus*, p. 159, la rhétorique dans le système éducatif, p. 200 et 203…) ou de présentations historiques (sur le complot de Catilina, p. 181-183, ou l'évolution de l'armée, p. 208, par exemple).

Si ces synthèses éclairent assurément le texte et favorisent une immersion dans les *realia* latines, elles auraient toutefois gagné à être rassemblées en fin de section et structurées en une seule fiche, pour éviter les redites ou inévitables reprises (par exemple, le mariage, p. 33, 70 ; la poésie des *neoteroi*, p. 220 et 223, etc.) ainsi que la dispersion de l'information (on s'interroge, par exemple, sur le lien entre *le béton*, qui occupe l'encadré de la p. 193, et les hésitations de Cicéron sur la conduite à tenir envers les conjurés (*Catilinae coniuratio*, 46, p. 192), ou sur l'opportunité de parler de l'*influence de l'art grec*, p. 256, à propos de la bataille de Pharsale, alors que le sujet avait été abordé, en lien avec Verrès, à la section 4 E, p. 153…). Organisés plus logiquement et donc plus faciles à mémoriser, ces rappels, qu'il aurait été utile de lister dans un index, auraient peut-être plus d'impact, tout en complétant utilement l'élargissement littéraire qui est parfois proposé en fin de sections (rapprochements avec d'autres auteurs et d'autres œuvres littéraires). Le plan d'ensemble de certaines sections peut également paraître discutable : pourquoi avoir intercalé entre *Catulle* (6 A) et la présentation de *quatre poètes romains* (6 D, avec des sélections surprenantes : un seul extrait des *Amores* d'Ovide, au détriment des *Métamorphoses*, aucun de Tibulle ou de Properce…) l'évocation des approches de la guerre civile (6 B) et de sa fin avec la bataille de Pharsale (6 C), alors que la conjuration de Catilina venait d'être traitée (section 5) ? Le choix d'adapter le texte latin authentique peut également se discuter (un étudiant et même un élève, quand il est guidé, parvient très bien à saisir le sens de phrases simples – par exemple *Amphitruo*, v. 377-388 – que j'ai testés moi-même en cours avec des débutants). La traduction en mot à mot, proposée à la section 1, laisse également rêveur. Voici, par exemple, comment est rendue cette phrase (section 1 C) : *ut cūrās thēsaurus meus dat multās !*, « how worries treasure my it-gives many », l'impression de charabia est telle que les auteurs ont dû préciser entre crochets « [= many worries] » (p. 24) ; l'exercice de traduction est assurément délicat, mais n'aurait-il pas été préférable, pour faire sentir l'importance de la place des mots, de couper la phrase (*que de soucis mon trésor me donne ! Qu'ils sont nombreux !*) ? Ou alors de procéder par un jeu de questions ? Nous en laissons le lecteur seul juge. Enfin, l'organisation de la quatrième partie (lectures complémentaires) manque quelque peu de cohérence (par exemple, la section 1 voit se succéder la Vulgate de Jérôme, le latin parlé et ses formules de salutation [1 B], à nouveau la Vulgate, les bons mots de Caton, le début d'une épitaphe [1 C], Martial, la Vulgate, formule de la messe [1 D], etc.) ; une présentation plus rigoureuse – par thème ou suivant un ordre chronologique – permettrait peut-être une meilleure assimilation.

Quoi qu'il en soit – car il est toujours facile d'émettre des réserves – ce manuel est assurément le fruit d'un long et difficile travail d'adaptation du texte latin authentique, qu'il faut ici saluer, d'autant plus que les coquilles en sont pratiquement absentes (p. 65, lire *postea* au lieu de *pustea* ; p. 88, *pulchritudinis* au lieu de *pulchitudinis* ; p. 98, « entertainment » au lieu de « entertainent »). Cet ouvrage présente en outre l'indéniable avantage de permettre à l'étudiant d'acquérir des automatismes de lecture en s'imprégnant peu à peu de la logique propre à la langue latine, sans être découragé trop vite par la difficulté, qui est par ailleurs finement dosée. Stimulé par l'impression de comprendre facilement, il est subtilement amené à s'approprier les textes, tout en étant particulièrement sensible au message que délivre la place des mots et à la mélodie de la phrase. Nul doute qu'une telle pratique, menée sur

REL_94.indb 255 24/10/2017 11:22:44

le long terme, ne soit fructueuse, tant au niveau des connaissances qu'à celui de la satisfaction personnelle.

Christine Kossafi.

Histoire des textes

Valéry Berlincourt, *Commenter la* Thébaïde *(16e-19e s.). Caspar von Barth et la tradition exégétique de Stace* (Collection « Mnemosyne Supplements ») : Leiden – Boston, Brill, 2013, xiv et 788 pages.

C'est un gros chapitre de la réception de l'œuvre épique majeure de Stace qu'a écrit V. Berlincourt en remaniant la thèse qu'il avait soutenue à l'université de Neuchâtel en 2008. Une réflexion sur ce qu'est l'exégèse pour clarifier le propos de l'ouvrage (analyser les commentaires, les situer dans leur contexte, dégager les mouvements de l'histoire exégétique et souligner la nature particulière des travaux anciens, chap. 1, p. 3-45) introduit d'abord un panorama historique des commentaires à la *Thébaïde* de « Lactantius Placidus » à l'édition Nisard (chap. 2, p. 49-194, typologie pragmatique des éléments de l'exégèse : pour chaque commentaire, notice bio-bibliographique, discussion des paratextes, présentation synthétique de l'exégèse avec analyse rapide de la dette à l'égard des devanciers).

Puis une seconde partie, très détaillée, en six chapitres (p. 193-640), étudie la manière de commenter la *Thébaïde* aux xvie et xviie siècles, essentiellement de 1570 à 1685, avec une attention particulière au monumental ouvrage de Barth (1664-1665). L'introduction analyse chronologiquement les pratiques érudites mises en œuvre dans le commentaire (p. 197-214). Le chap. 3 traite de l'établissement du texte (p. 215-289 : la critique textuelle comme correction – *emendatio* – du *textus receptus*, dans la mesure où la *recensio* des manuscrits, esquissée par Politien, puis par Joseph Scaliger, ne sera effective que beaucoup plus tard). Le chap. 4 « Sens littéral » (p. 291-346) que dégage les éléments exégétiques que V. Berlincourt nomme « éclaircissements » (dans la sphère de l'*interpretatio*) : reformulation et réagencement, explicitation, identification. Le chap. 5 « Langue et style » (p. 347-401) analyse les remarques linguistiques de détail, qui occupent une place de choix (lexique, syntaxe et style, avec une attention particulière aux comparaisons) et donnent souvent lieu à un discours normatif et prescriptif autant que descriptif. Sous le titre « Œuvre », le chap. 6 (p. 403-498) aborde les questions littéraires, surtout la poétique, dans la perspective des réflexions théoriques qui se sont développées à partir du Cinquecento. Dans le chap. 7 (« Antiquités et *realia* », p. 499-570), on examine comment est abordée la relation entre *inuentio* et monde réel : sous quel angle sont envisagés les éléments qui renvoient aux objets et aux usages qui ancrent le récit (sciences naturelles et surtout géographie, ethnographie, us et coutumes, en particulier dans le domaine religieux). Le dernier chapitre proprement dit (chap. 8, « Valeurs », p. 571-640) examine la capacité des exégèses de la *Thébaïde* à exprimer un message théologique, politique (en interaction avec les événements contemporains chez Barth), et surtout éthique, pour contribuer à l'édification du lecteur. En guise de conclusion, le chap. 9 (« Glose de glose », p. 643-658) rassemble les

REL_94.indb 256 24/10/2017 11:22:44